

Tarantino & Co.



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE



Inglourious Basterds

Quentin Tarantino

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch

Lundi 10 février 2020 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: USA, DE, 2009, Coul., DCP, 153', vo st fr

Interprétation: Brad Pitt, Diane Kruger, Eli Roth

Deuxième Guerre mondiale, un groupe de résistants juifs américains, surnommé Les bâtards, est bien décidé à mettre un terme aux agissements du régime nazi.

Tarantino s'attaque à l'Histoire de la même façon qu'il s'est auparavant attaqué à l'histoire du cinéma, avec malice et jubilation.

Inglourious Basterds selon Jean-Marc Lalanne,
Les inrockuptibles

Inglourious Basterds fait partie de ces films qui, sans plus de préliminaires, vous scotchent dès la première scène. Dès les premiers plans même, puisque la première scène, elle, ne dure pas moins de vingt-cinq minutes. Quelques vues épiques sur des prairies vallonnées, la silhouette patibulaire d'un paysan coupeur de bois qui aperçoit de loin les patrouilles nazies s'approcher, quelques stridences de guitare sèche à la Morricone, et la campagne de l'Île-de-France s'élargit aux dimensions d'un décor de western, l'acteur français inconnu a l'impressionnante carrure d'un cow-boy *bigger than life*, le genre si éprouvé du film de Seconde Guerre mondiale est parcouru, d'un coup, d'un frisson d'inédit. S'ensuit donc une scène d'anthologie: vingt-cinq minutes de dialogue autour d'une table

entre ce paysan français, monsieur LaPadite, et un officier nazi à l'inquiétante courtoisie. La virtuosité avec laquelle Tarantino convertit en spectacle un simple dialogue, l'habileté dramatique avec laquelle il transforme doucement l'échange aimable en interrogatoire sans pitié et l'audace avec laquelle il défie les normes habituelles en matière d'action, vitesse et tempo, sont proprement sidérantes. Mais séduit surtout la façon dont Tarantino s'amuse avec les fondamentaux du cinéma. Dès les premiers instants, on se demande par exemple quelle langue va choisir le film. Va-t-il, comme on le fait à Hollywood, faire dialoguer ses personnages français et allemands indifféremment en anglais, fût-ce avec un accent renvoyant à leur identité nationale (comme l'avait fait Spielberg dans *La Liste de Schindler*)? Mais non, le dialogue entre M. LaPadite et l'officier débute en français. Après dix minutes de conversation sous-titrée pour le public américain (dont on sait qu'il est peu friand de sous-titres), lorsque le nazi enjoint le Français à poursuivre la conversation en anglais sur le mode: «Je crois savoir, monsieur LaPadite, que vous parlez comme moi un excellent anglais», on rit de l'auto-ironie un peu trop entendue avec laquelle le film emboîte finalement une convention hollywoodienne classique. [...]

Le film excelle de la sorte à faire tourner les motifs dramatiques: un verre de lait bu

dans la première séquence de façon anodine devient une heure plus tard le signe terrifiant par lequel un nazi exprime à une jeune Juive sous fausse identité qu'il l'a démasquée, un film de Pabst revient comme un fil rouge et devient l'instrument d'un espion pour sauver sa peau. De façon tout hitchcockienne, les signes circulent et mutent selon leur mise en situation. Et le film joue comme un chat avec une pelote des conventions du cinéma. Tantôt, il s'amuse à en exhumer de très désuètes, comme cette façon de faire d'Adolf Hitler un personnage secondaire de fiction grotesque et comique (façon *To Be or Not To Be* de Lubitsch), procédé qu'aucun film d'auteur hollywoodien un peu sérieux n'oserait aujourd'hui. Tantôt, il prend à rebrousse-poil toutes les règles connues en matière de faire mourir ou pas les personnages, gracieux ici un affreux qu'on pensait voir massacré, éjectant du récit de façon inattendue telle ou telle figure principale. Tarantino fait preuve d'un savoir d'une précision inouïe sur ce qu'est une attente de spectateur, sur la façon d'en jouer et de la déjouer. Jusqu'à ce final grandiose où le film se paie le luxe d'enfreindre la loi d'airain qui veut qu'un film situé dans un contexte historique massif puisse tout inventer sur ses personnages de fiction, mais doive réintégrer la vérité sur les grandes lignes historiques. Dans un joyeux carnage, le film réécrit l'issue de la Seconde Guerre mondiale, comme s'il s'agissait de rien de moins que de sauver l'humanité par les codes extravagants de la série B.

Dans ce film où tout se dénoue dans une salle de cinéma, où un agent anglais peut répondre

avec flegme «Et dans le civil, je suis critique de cinéma», et où les citations prolifèrent, la cinéphilie n'est en rien la fixette régressive d'un geek qui exhibe ses objets de culte. De façon de plus en plus marquée, Tarantino cherche dans les franges les moins fréquentées du cinéma, dans les marges de son histoire officieuse (blaxpotation, cinéma bis italien des années 60/70, films d'arts martiaux) une possibilité d'abolir les hiérarchies (entre culture haute et culture populaire), qui puisse faire du bien au monde. Et réécrire par exemple l'histoire du point de vue d'une minorité, en propulsant le genre féminin au cœur du cinéma d'action et inversant les rapports de la domination (ici, le peuple juif retourne contre les nazis ses procédés barbares). Le film brasse les nationalités, les langues, invente même des mots (ceux du titre), crée un territoire métèque. Il n'est pas de cinéma aujourd'hui qui ait un tel sens du mélange, du métissage (jusqu'à imaginer une love story impensable dans le cinéma de la France occupée entre une pseudo Darrieux et son employé noir), et fasse de l'hybridation (des genres, sexuels, cinématographiques) une telle puissance salvatrice. Cocasse, festif, haletant de bout en bout, *Inglourious Basterds* n'est pas seulement un grand moment de fun. C'est aussi le grand œuvre d'un idéaliste obstiné et fervent.

www.lesinrocks.com/cinema/films-a-l-affiche/inglourious-basterds

Le comité du Ciné-club établit la programmation, rédige les articles de la revue, les fiches filmiques et présente les films. Pour le rejoindre, écrire à cineclub@unige.ch

Prochain film:

***Cross of Iron* (Sam Peckinpah, 1977)**
17 février à 20h | Auditorium Arditi

